

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Comprend du texte en anglais.

La pagination est comme suit: [2], 1-8, 17-36, [6]

VOL. 1.

AVRIL—MAI 1893

No. 3—4.

LE
MAÎTRE
DE
FRANCAIS

REVUE LITTERAIRE

MENSUELLE

MONTREAL
Publie par **LOUIS TESSON**
No. 2369, RUE STE-CATHERINE

IT PAYS TO ATTEND THE BEST

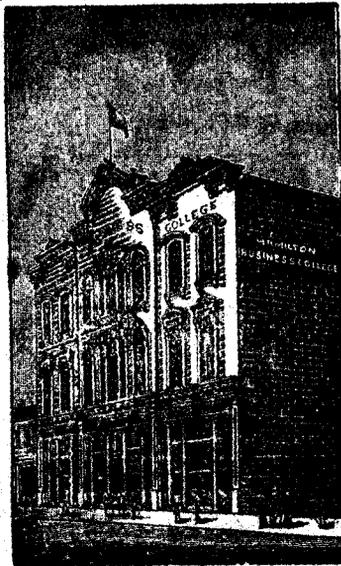
- - - CENTRAL - - -

Business College

Corner Yonge and Gerrard streets, Toronto, is undoubtedly the largest and best equipped Business College in Canada ; investigate before you decide what College to attend. A poor selection means failure, a good selection means success. We never offer inducements like the payment of railway fare, cheap tuition or guaranting situations, in order to secure patronage. Thorough work is the great magnet which draws students to the college. Our former students who are now occupying some of the best positions in Canada and the United States, speak in glowing terms of our Colleges, and the result is that our schools in Toronto and Stratford are well filled with energetic young men and women from the homes of representative business, professional and agricultural men throughout Canada. **COMMERCIAL, SHORTHAND, PENMANSHIP and ENGLISH COURSES.** Students admitted at any time. Catalogues free.

SHAW & ELLIOTT, Principals

Sous la direction d'employés de bureaux expérimentés qui donnent tout leur temps et toute leur attention à l'instruction de leurs élèves, et qui usent de leur grande influence en faveur de ceux qui désirent des emplois.



COLLEGE COMMERCIAL
ET

Institut de
Stenographie
34, 36, 38 & 40
JAMES ST. SOUTH
HAMILTON, ONT.

SPENCER & McCULLOUGH
Principaux

On envoie FRANCO
sur demande une
circulaire des-
criptive riche-
ment illustrée.

DEMANDEZ-LA

AVIS A NOS ABONNES ET LECTEURS.

Par suite de l'organisation complète de notre imprimerie, nous publierons désormais le MAITRE DE FRANÇAIS au commencement de chaque mois, et nous prolongeons d'un mois la durée des abonnements reçus avant le présent numéro.

Nous avons dû remettre à notre prochain numéro bon nombre d'articles fort intéressants de nos collaborateurs; entre autres De l'ÉTYMOLOGIE FRANÇAISE, par M. Albert Pernot, professeur de français à New York; Une traduction en français d'un texte anglais basé sur le Siège de Berlin (Daudet) faite par une dame américaine; et le commencement d'une série d'articles sur l'escrime que nous avons demandés à M. Albert Duret, professeur à Montréal, ex-professeur à Paris à l'École Polytechnique, à l'École Supérieure de Guerre et à l'École d'Escrime Française.

Chronique Française.

Ce titre quelque peu prétentieux aujourd'hui, n'est pour ainsi dire qu'un jalon planté sur le tracé de la route que nous nous proposons de parcourir. Aider à propager et à faciliter l'étude du français sur tout ce continent ne saurait suffire à notre ambition et à notre patriotisme: d'ailleurs l'intérêt même de tous ceux qui étudient le français nous commande de les faire pénétrer dans notre vie nationale, dans nos mœurs, dans nos luttes diverses, dans tout ce développement littéraire, artistique, scientifique, politique, social, humanitaire, industriel et commercial même, qui assure à la France un rang élevé dans notre civilisation.

On ne comprend réellement bien une langue que lorsqu'on a une bonne connaissance de son histoire et de son caractère national. Voilà une raison suffisante pour nous de nous engager dans la voie que nous venons d'indiquer; mais il en est une autre plus attrayante encore pour tout Français qui a passé de longues années au milieu du grand peuple qui occupe ce continent, qui le considère comme sien, qui l'admire et qui l'aime: c'est la pensée qu'il peut contribuer ainsi à renverser de part et d'autre ces préjugés absurdes qui font obstacle souvent aux bons rapports qui existeraient entre les nations diverses, si elles se connaissaient mieux et étaient mises à même de mieux s'apprécier et s'estimer mutuellement.

Pour mener à bonne fin cette tâche nous comptons sur la collaboration de bon nombre de nos compatriotes en mesure de nous renseigner utilement.

Les sociétés françaises des Etats-Unis et du Canada trouveront tout naturellement leur place dans cette étude, et nous ne saurions mieux débiter qu'en disant quelques mots de la SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE DE NEW-YORK.

* * *

Nous devons à l'obligeance de M. Charles Renauld communication du programme de la Grande Soirée de Gala donnée au bénéfice de la Société Française de Bienfaisance de New-York, le jeudi de la mi-carême, au théâtre de la cinquième Avenue. On y a donné Faust, le grand opéra en cinq actes de Gounod. Le premier rôle a été rempli par Victor Capoul ; les autres par les élèves du Conservatoire National de Musique de New-York.

Il est un peu tard pour rendre compte de cette fête, qui ne pouvait manquer de réussir au double point de vue de l'art et de la bienfaisance. Nous nous bornerons donc à citer ici les beaux vers récités pendant un intermède, par M. René Wildenstein, commissaire de la Société Française de Bienfaisance.

*Rare et frêle, dit-on, est la reconnaissance,
Une orchidée, un rêve, un rayon de soleil
Qui vient, frémit, et meurt à sa naissance.
Elle existe pourtant, comme le jour vermeil.*

*Comme lui belle et pure, elle est — oh ! qu'on le croie ! —
Un foyer de rayon doux et consolateurs,
Chez ceux à qui vos dons, amis, portent la joie,
Chez ceux qui sont par vous d'heureux dispensateurs.*

*Merci, public, à toi très doux au misérable,
Toi qui sais qu'il n'est pas de facile chemin,
Que, bien armé soit-il, nul n'est invulnérable,
Et que bien des bonheurs n'ont point de lendemain.*

*A celle qui naquit de la race des fées,
Douce magicienne aux pensées généreux,
Merci ! Car sa baguette évoque les Orphées
Et les chants qui, ce soir, font deux fois des heureux.*

*A celle-là deux fois merci ! Car l'Espérance
Et le mépris de l'or près du culte de l'Art
Sont vertus où l'on sent le souffle de la France
Disant : La tâche est noble : allons, j'en veux ma part !*

*Puis au maître, à l'ami, que nul succès n'étonne
Et qui mène sa troupe au feu, tambours battants,
Merci ! dans le feuillage éclatant de l'automne
Il sait faire passer le frisson du printemps.*

*A nos chanteurs, merci ! Doux concert de voix fraîches,
Ils vont, cœurs frais aussi, tout pleins de charité,
Chercher dans l'idéal, par mille chemins rêches,
La fleur des hauts sommets, le succès mérité.*

*Après avoir donné, public, oh ! donne encore,
Donne à qui s'associe à nos communs travaux.
Oui, fais que ton midi sourie à cette aurore,
Et réchauffe les cœurs, ami, par des bravos !*

Nous qui n'avons pas les scrupules modestes de l'auteur, nous dirons que les deux personnes dont il est principalement question dans ces beaux vers sont : Mme F. B. Thurber, présidente du conservatoire, et Victor Capoul, le chanteur renommé.

* * *

Dans notre première pensée, le MAITRE DE FRANÇAIS ne devait guère être qu'une modeste revue pédagogique et nos concours mensuels n'étaient que des exercices proposés exclusivement aux personnes qui étudient le français comme langue étrangère.

L'idée de ces concours a plu sans doute à bon nombre de nos compatriotes qui nous ont envoyé aussi des compositions. Si bonnes que soient celles-ci et justement parce qu'elles sont trop bonnes, nous devons leur refuser l'admission au concours, car il ne serait pas juste de mettre sur le même rang ceux qui écrivent dans leur langue maternelle et ceux qui s'exercent dans une langue étrangère. Cependant, nous ne saurions repousser de gaieté de cœur une collaboration qui s'offre à nous d'une manière si spontanée. Il semble qu'il y ait sur ce vaste continent d'Amérique une foule de lettrés, de savants, d'amateurs de littérature qui ne demandent qu'à occuper utilement leurs loisirs en travaillant à faire connaître la France et à maintenir à l'étranger le prestige de sa langue, de ses lettres, de ses arts et de sa civilisation. Si malgré son titre modeste LE MAITRE DE FRANÇAIS ne semble pas indigne à tous ces écrivains de publier leurs œuvres, il leur offre l'hospitalité la plus large, non pas comme candidats à ses concours, mais comme collaborateurs.

CONCOURS MENSUEL.

Tous nos abonnés ont le droit de prendre part à ce concours. Les meilleures compositions seront publiées dans notre prochain numéro, avec le nom de l'auteur ou un pseudonyme, à son choix.

SUJET DE COMPOSITION :

La Tyrannie de la Mode.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 15 Mai.

Parmi les compositions qui nous ont été adressées pour le concours d'Avril, il en a de très bonnes que nous regrettons de ne pouvoir publier maintenant, faute d'espace. Voici celle que nous avons jugée la meilleure.

L'Exposition Internationale de Chicago.

Romains, et vous Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister.

Ce ne sera pas une mince affaire pour les dieux, mais ils ne sauraient accorder de faveurs plus touchantes. En effet, il y a des minutes que je me torture l'esprit et que je fais boire ma plume aux fins d'enfourner convenablement, et la tâche est bien ingrate comme vous voyez. Néanmoins me voilà parti et je ne ferai pas comme la femme de Loth... FABRICANDO FIT FABER. Donc, en avant l'enclume... v'lan !.. Du reste, on a bien critiqué Corneille ; il ne faudrait pas alors être trop chatouilleux. C'est une aubaine que vous nous offrez en nous facilitant l'étude de la composition, et moi, pour un, j'en veux profiter.

On peut, sans être sorti de la cuisse de Jupiter, tenter un effort, et pendant qu'Achille est sous sa tente, pourquoi Patrocle ne combattrait-il pas ? L'honneur de posséder la langue de Racine vaut bien le travail qu'il coûte. Si je la maniais comme je l'admire, vous auriez vite une page fameuse sur le grand congrès de Chicago. Imparfaitement, je puis vous dire qu'on se rendra en grand nombre à l'Exposition Internationale si le terrible fléau qui nous menaçait l'an dernier est définitivement conjuré, car un double motif nous y invite. D'abord apporter notre tribut à la gloire du grand chrétien à qui nous devons la découverte de ce vaste continent ; ensuite assister à une de ces fêtes où l'art et l'industrie, la science et le progrès le génie et l'invention, la fortune et le travail se donnent la main pour éclipser, si possible, tout ce qui a été fait dans ce sens par le passé. D'après ce qu'en disent les journaux, nous pouvons nous attendre à quelque chose de grandiose, de gigantesque, d'éclatant. Nos voisins, du reste, ont le nom de ne faire rien à moitié et si l'on en croit la rumeur, on aurait tenté d'escompter le palais du Trocadéro, la tour Eiffel et tout ce qu'il y avait de hardi, de beau, de riche, de frappant dans la Ville-Lumière à sa dernière Exposition. Il manquera bien Paris à nos voisins, mais on fera tout pour se rattraper sous d'autres rapports. Attendons-nous à de magnifiques jouissances. On parle d'une visite de trois grandes musiques venant de Paris, de Londres et de Berlin. Ce ne sera pas ce qu'il y aura de plus mal, mon IPSE DIXIT. Et que d'antiques reliques, de chefs-d'œuvre de l'art, d'objets de luxe, de curiosité, de goût, de fantaisie, s'étaleront à nos regards ; que d'inventions merveilleuses, de créations ravissantes, de choses sans nombre pour nourrir l'esprit et le cœur, réjouir tous nos sens ! Qui n'aimera à jeter un coup d'œil sur

la caravelle " Santa-Maria," l'un des trois vaisseaux dont se composait, nous le savons, la flottille de l'intrépide "découvreur" de l'Amérique? Les forêts et les mines, les eaux et le sol y compteront leurs produits. Le ver à soie de Californie, le morse de l'Océan glacial, la pomme de terre des Bermudes, le pin du Canada, l'hyène du Bengale y ont leurs places toutes trouvées. Krupp y aura son canon, Gatling son fusil et Philadelphie sa fameuse " cloche de la liberté." Le Vermont y enverra ses marbres, l'Australie ses caoutchoucs, la Jamaïque, sa salsepareille et ses rhums, la Nouvelle-Zélande ses oiseaux sans ailes et la Chine son poisson d'argent. Le Vatican y sera représenté, car le Grand Pape aime le progrès. On y coudoiera des princes du sang, des nobles des plus illustres maisons, des Caucasiens et des Circassiens, des Mongols, des Turcs, des Slaves, des Bulgares, des Serbes et des Tchèques. Nous y parlerons français : c'est tout juste. Perrot, un gaulois, fut le premier à visiter l'endroit où est maintenant assise la ville-reine de l'ouest (1671). Jean-Baptiste Beaubien, un canadien, y plantait sa tente vers 1826. Marquette, Joliette, DeLassalle, tous des nôtres, ont les premiers exploré ces régions qu'ils ouvrirent à la civilisation. Autant de titres à ce qu'on nous écoute. Mais il y a plus : Chicago, la ville cosmopolite par excellence, compte 13,000 Français. Disons qu'il y a une trentaine d'autres nationalités largement représentées : d'un autre côté nous savons que tous les Anglais instruits ont appris le français et le parlent à l'occasion. Il y a, en outre, des Egyptiens, des Turcs, des Chinois qui manient notre langue très couramment.

Nous visiterons donc la grande métropole de l'Ouest pendant les fêtes du centenaire. Grand port de lac, Chicago est d'accès facile par eau aussi bien que par terre. L'hospitalité y sera franche. Ses 1400 hôtels, dont quelques-uns d'une énorme capacité, accommoderont tous les étrangers. Du reste, s'ils étaient insuffisants, d'énormes bâtisses capables d'héberger des milliers de personnes sont, dit-on, en voie de construction à la seule fin de loger les foules que l'on attend. Sans doute il ne faudra pas partir sans une bourse assez ronde mais les joies vives comme les avantages réels qui découleront de cette visite feront plus que nous dédommager de nos sacrifices. " All aboard ! "

J'ai tout dit, tout, Seigneur, cela doit vous suffire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

P. D.

Petite Histoire de la Littérature Française. (SUITE.)

La littérature provençale, dont nous ne pouvons retracer ici que les caractères généraux, ne compte pas d'autres monuments que des poésies, et le poète, chez elle, porte le nom de TROUBADOUR. Ce

nom signifie TROUVEUR ou créateur, ce qui prouve qu'on se faisait alors des poètes une idée aussi profonde que vraie. Le troubadour devait chanter ses vers ; mais quand il n'avait pas le talent de la musique, il prenait un JONGLEUR à son service. On appelait ainsi un JOUEUR D'INSTRUMENTS ou musicien. Outre les chansons des troubadours, les jongleurs débitaient des récits versifiés, dont une incroyable quantité devint populaire en Provence. " Tu ne connais pas, dit Bertrand de Paris au jongleur qu'il instruit, tu ne connais pas les nouvelles de Tristan, du roi Marc, ni du bel Absalon ; tu ne sais pourquoi Polamèdes, en son château, taisait son nom au premier appel ; tu ne sais rien de la chute de Tyr ; tu ignores comment Argile, le bon magicien, pour trahir son roi, bâtit palais et tour devant Laon ; avec quelle force le dominateur de Paris envahit l'Espagne et la réduisit en son pouvoir. Tu ne sais rien, je crois, d'Ivan, le premier qui dressa des oiseaux, ni de l'empereur Constantin ; comment, insulté dans son palais par sa propre femme, il quitta Rome et bâtit la superbe Constantinople à laquelle on travailla cent vingt ans."

Le but de tous ces poètes étant toujours le même, il règne dans leurs compositions une uniformité monotone et fatigante. C'est le retour constant des mêmes images, la répétition perpétuelle de la même harmonie. On dirait le son d'une même musique reproduit par un artiste qui ne saurait pas varier son talent. Les seules différences que l'on pourrait signaler entre cette multitude de chants divers ne portent que sur la diversité même de leur caractère personnel. Ainsi on ne confondra jamais ensemble l'intimité naïve de Bernard de Ventadour, la froide élégance d'Arnaud Daniel, la bizarrerie affectée de Marcabrun et la fougue impétueuse du batailleur Bertrand de Born ; mais ces variétés sont purement accidentelles. Dans tous se retrouve variablement le même fond de poésie qui a pour objet l'amour ou la guerre, la croisade ou le clergé, et dont les principales formes sont : la CHANSON, la COMPLAINTÉ, la PASTOURELLE, le SIRVENTE et le TENSON. (A SUIVRE.)

PORTRAIT LITTÉRAIRE.

MME DE STAËL.

Mme de Staël, la plus célèbre des femmes auteurs de notre siècle, naquit à Paris le 22 avril 1766. Son père, le célèbre Necker, était encore commis chez le banquier Thélusson, et rien ne faisait pressentir le rôle brillant qu'il serait appelé à jouer dans notre grande révolution. Il reconnut de bonne heure dans sa fille les heureuses dispositions qui devaient faire sa gloire, et se plut à préparer son avenir en la corrigeant des petits défauts et des petits travers qu'il remarquait en elle. Il démasquait ses imperfections avec tant de tact et de finesse, que Mme de Staël disait : " J'ai pris auprès de lui l'habitude de croire que l'on voyait clair dans mon cœur."

Elle n'avait que dix ans, que déjà elle prenait intérêt à la conversation de l'académicien Thomas, du philosophe Grimm, de l'abbé Raynal et de Marmontel. Elle puisa dans leur commerce le goût de la philosophie du XVIII^e siècle, et le premier ouvrage important qu'elle publia fut une apologie de Rousseau. Il y a dans ses LETTRES sur le sophiste de Genève, des observations fines et ingénieuses, des pensées graves et fortes, et l'on sent qu'elle applaudit à ses doctrines, sans avoir réfléchi aux conséquences sociales qu'elles entraînent. Dominée par le sentiment, Mme de Staël obéissait alors à deux passions, l'amour de la liberté et l'amour de son père. M. Necker était son idole ; elle ne pensait et ne vivait que par lui et pour lui. Quand il publia son COMPTE RENDU, elle ne put faire taire son admiration. Elle lui écrivit sous le voile de l'anonyme, mais son style la trahit.

Au commencement de la révolution, elle manifestait, comme tant d'autres personnes, les plus belles espérances. Elle voyait dans les réformes proposées un progrès social, et elle ne parlait qu'avec enthousiasme de l'avenir que ces innovations promettaient à la France et à l'humanité. Mais aussitôt qu'elle vit le sang couler, son cœur chez elle parla plus haut que l'intelligence ; elle abandonna ses anciennes doctrines et ne songea plus qu'à sauver les victimes qu'elle savait menacées du tranchant de la guillotine. Son épître en vers AU MALHEUR et sa DÉFENSE DE LA REINE, sont de grands actes de courage qui ne font pas moins d'honneur à ses sentiments qu'à son génie.

Toutefois, quand la tempête fut calmée, madame de Staël n'abandonna point la cause de la liberté. L'horreur de la licence ne la jeta point dans un autre extrême, et jamais elle n'invoqua l'absolutisme comme le remède aux maux qui travaillaient le pays. Elle eut, au contraire, une aversion profonde contre ce système de gouvernement, ce qui lui valut l'honneur d'être persécutée. Elle fut exilée à quarante lieues de Paris, et au moment où la puissance de Napoléon s'étendait sur toute l'Europe, Mme de Staël prit le parti de s'enfuir jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Ce fut pendant cette époque d'agitation qu'elle composa ses principaux ouvrages : DELPHINE, CORINNE et l'ALLEMAGNE. Le roman de DELPHINE parut en 1802. Le scepticisme religieux et philosophique n'avait laissé debout aucun principe. Toute la vie se réduisait aux jouissances des sens et de l'esprit. DELPHINE est l'expression complète de ce vague épicuréisme, dont toute la pratique se borne à adoucir les peines d'ici-bas et à en augmenter les plaisirs. CORINNE, qui fut publié en 1807, est un progrès sur DELPHINE. Quoiqu'il y ait encore beaucoup à reprendre dans la vivacité de certaines peintures, le personnage principal est beaucoup plus chaste et plus moral. Toute l'Europe lut avec admiration cet ouvrage où à travers une fiction ingénieuse, l'auteur avait fait paraître le ta-

WAT IS THE MATTER?

TOOTH-ACHE!

STOP-IT!! HOW??

— Use —

STOP - IT

The Great TOOTH-ACHE Remedy.

SOLD EVERYWHERE

15c. a Bottle.

WALLACE DAWSON

169 ST. LAWRENCE ST.

QU'AVEZ-VOUS?

LE MAL DE DENTS!!

Arretez-le!! Comment??

— Employez le —

STOP-IT

Le grand Remède du

MAL DE DENTS.

En vente partout à 15c. la bouteille.

WALLACE DAWSON

169 rue St-Laurent. Montreal.

bleau artistique et littéraire de l'Italie. On ne trouve pas dans l'ALLEMAGNE le même attrait. Mais madame de Staël répondit d'un mot à tous ses censeurs en leur faisant remarquer que, si l'Italie devait être chantée, l'Allemagne devait être racontée.

Après la Restauration, madame de Staël revint en France, où elle mourut le 14 juillet 1817. Elle travailla pendant ses dernières années à ses *CONSIDÉRATIONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE*, qu'on a publiées après sa mort. Elle y traite de la politique de M. Necker, de l'histoire de la période révolutionnaire, et termine par l'exposé d'une théorie des divers gouvernements. En parlant de son père, sa piété filiale la porte, sans qu'elle s'en doute, à exagérer ses louanges. Elle avait eu trop à souffrir de l'empereur pour que dans l'appréciation de son règne elle fût capable d'une véritable impartialité. Mais à part ces fautes de détail, son livre est écrit avec une vigueur de sentiment et un éclat de style, que peu de grands écrivains ont égalés. Charles Nodier a marqué presque tous ses ouvrages de la même empreinte.

Devenu bibliothécaire de l'Arsenal sous la Restauration, il écrivit beaucoup et composa un très grand nombre de romans. Les uns sont bizarres comme *SMARRA*, qui est une suite de scènes de cauchemar : les autres sont très licencieux, mais il y en a qui sont écrits avec autant de retenue que de talent. Nodier ne se distingua pas seulement comme romancier. Il fut grammairien, philologue, biographe et critique, et à ces divers titres, il nous a laissé d'importants travaux tels que les *NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE LINGUISTIQUE*, les *SOUVENIRS ET PORTRAITS*, etc.

Desirez-vous de bonnes viandes cuites, allez au

STRASBOURG CHARCUTERY,

**2280 Rue Ste-Catherine,
MONTREAL.**

Céleste l'interrompt :

—Tu n'as pas le droit de me dire cela, Dominique. Si tu veux que nous restions toujours bons camarades, n'aborde jamais ce sujet. C'est une chose entendue depuis des années déjà. J'ai engagé ma parole à mon cousin, et je n'ai pas l'intention de la retirer.

—Mais l'évêque ne vous accordera pas la dispense nécessaire.

—Qu'en sais-tu ? D'ailleurs, l'évêque n'est pas éternel et son successeur sera peut-être plus accommodant.

—Vous n'auriez pas, par hasard, l'intention de vous marier sans l'autorisation de l'Eglise et de passer par dessus sa défense ?

—Comment peux-tu faire une telle question à des catholiques comme nous ?

—Alors, crois-moi, Céleste, tu ne te marieras jamais avec ton cousin.

—Peu importe, j'ai donné ma parole à mon cousin et je la tiendrai. Si, réellement, nous ne pouvons pas nous marier, eh bien, je resterai vieille fille, je coifferai Sainte-Catherine.

—Ah ! oui-da ! la belle vocation !

—Permetts-moi de te dire que cela est affaire de goût personnel. Les jeunes gens n'ont pas la sagesse et la maturité de jugement des vieux.

—Ils n'ont pas tant d'argent, ni tant de terres, fit Dominique en ricanant.

—Tu m'insultes, s'écria Céleste, c'est indigne de ta part. Puisqu'il en est ainsi, je ne veux plus te parler de cela. Donne-moi un morceau de savon, et que je m'en aille au plus vite.

Elle n'avait pas fini ces paroles qu'un bruit de pas se fit entendre sur la galerie, et Evariste Leblanc entra.

Il avait dû entendre les dernières paroles de Céleste, car on voyait encore flotter sur son front un nuage de mécontentement qu'il s'efforçait vainement de dissiper. Pourtant, il parvint à se maîtriser.

Il alla à Céleste et lui serra la main :

—Tiens, te voilà ici ?

—Oui, comme vous voyez, je suis venue faire quelques emplettes.

—Moi aussi.

Quand Dominique leur eut servi ce qu'ils désiraient, ils sortirent ensemble et ils se mirent à marcher l'un à côté de l'autre sur la route poussiéreuse.

Pendant une minute ou deux, ils marchèrent silencieux ; puis quand ils furent à quelque distance du magasin, Evariste Leblanc prit la parole :

—Qu'avais-tu donc, avec Dominique, quand je suis arrivé ; il me semble que vous vous disputiez ?

—Oh ! non ; ce n'était rien, une bagatelle.

—Inutile de me le cacher, Céleste ; au ton dont vous parliez l'un et l'autre, à l'expression de votre physionomie et aux quelques paroles que j'ai pu saisir au vol, j'ai bien compris qu'il y avait entre vous un sujet de querelle.

—Eh bien oui, là !

—Puis-je savoir ce dont il s'agissait ?

—L'exigez-vous ?

—Non, je ne l'exige pas ; mais je le demande comme une marque de confiance.

—En ce cas, je ne puis pas vous refuser cette satisfaction.

Et elle lui raconta exactement ce qui s'était passé.

M. Leblanc était très-content de Céleste, mais non moins fâché contre Dominique.

—De quel droit, dit-il, ce garçon là vient-il se mêler de nos affaires ? c'est un peu fort, par exemple ! A l'occasion, je saurai bien le mettre à sa place. En attendant, tu lui as bien répondu ; je n'ai qu'à te féliciter sous ce rapport-là. Mais, si tu veux me faire un plaisir, c'est de le voir dorénavant le moins possible, pour éviter le retour de pareilles scènes, désagréables pour tout le monde.

Céleste le lui promit.

En rentrant à la maison, M. Leblanc n'eut rien de plus pressé que de raconter à Nanette ce qui venait d'avoir lieu.

Nanette hochait la tête, visiblement mécontente, et ne savait que dire.

—Ainsi vous voyez, disait Evariste Leblanc, que ce blanc-bec a le toupet de se mêler de mes affaires ; qu'il s'occupe donc plutôt un peu des siennes.

—Mais, hasarda timidement Nanette, en s'occupant des affaires de Céleste, ne s'occupe-t-il pas aussi un peu des siennes ?

—Comment cela ?

—Dame oui ! tout le monde sait que Céleste, pendant un temps, était la fiancée de Dominique, et ma foi, ce garçon pense encore à elle : c'est tout naturel.

—Ce n'est pas vrai, fit M. Leblanc, avec animation ; c'est un abominable mensonge. Céleste n'a jamais été engagée à Dominique.

—On le dit.

—C'est possible, les méchantes langues, ne manquent jamais.

—Non ; ce sont des personnes sensées et qui vous veulent du bien. J'entendais dire encore l'autre jour, par un de vos amis, que c'était pitié de voir un homme de votre âge s'amouracher d'une jeune femme qui pourrait être sa fille.

De quoi se mêlent donc les gens ? Qu'ils s'occupent de leurs affaires, et me laissent les miennes. Quel est le nom de cet ami si dévoué ; voulez-vous me le dire ?

—Non, excusez-moi, je ne puis pas ; j'ai promis de taire son nom.

—Je m'en doutais bien.

—N'empêche que c'est bien vrai.

—Et vous approuvez cela, vous ?

Nanette hésita un moment, puis reprenant toute son audace :

—Ma foi, que voulez-vous, puisque vous me le demandez, je serai franche. Je ne puis m'empêcher de reconnaître que toutes ces gens qui parlent ainsi ont raison. Je ne crois pas qu'une telle disproportion d'âge soit bonne et annonce une union heureuse, sans compter que vous n'aurez jamais votre dispense. Vous feriez donc mieux de penser à jeter votre choix sur une autre femme.

—Ah ! vraiment, je suis bien aise de le savoir ; j'ignorais que vous aussi vous eussiez de pareilles pensées.

Vous pensez peut-être que vous ne pourriez pas vous accorder avec Céleste et que vous perdriez votre place dans ma maison ; mais n'ayez aucune crainte à ce sujet ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous retenir ici.

—Merci bien, s'écria Nanette, mais je vous assure que ces calculs n'entrent en rien dans mes avis. Je n'ai en vue que votre intérêt et votre bonheur.

Et Evariste Leblanc ajouta en manière de conclusion :

—Je vous crois ; mais je regrette que nous ne soyons pas d'accord à ce sujet.

D'accord ! Certes non, ils ne l'étaient pas. Evariste Leblanc était loin de se douter que Nanette avait des vues sur lui, sans cela il eût mieux compris l'opposition qu'elle lui faisait.

IV

Un soir, comme Evariste Leblanc venait de se mettre à table, on lui apporta une dépêche. Il la lut rapidement, la plia, la mit dans sa poche sans dire un mot, et continua son souper comme si de rien n'était.

Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles il semblait réfléchir, il s'adressa à Isidore, qui était sur le point de se lever de table :

—Mon garçon, quand tu auras fini de dîner, va atteler mon cheval le plus vif. Je te rejoins tout à l'heure.

Isidore sortit aussitôt, tenant encore à la main son dernier morceau de pain.

Nanette, que cette dépêche et ces airs mystérieux intriguaient fort, ne put garder le silence plus longtemps.

—Ainsi, vous allez partir ? Allez-vous loin et resterez-vous longtemps absent ?

—Je vais à Charlottetown. Je ne sais pas combien de temps j'y resterai ; je pense que je reviendrai demain dans la journée.

—Si vous emmeniez Isidore avec vous ?

—Pourquoi ? je n'ai pas besoin de lui.

—Peut-être. D'abord il vous tiendra compagnie ; puis, j'ai besoin de lui faire faire plusieurs commissions, en ville, et je suis sûre que cela lui fera du bien, car il paraît fatigué depuis quelques jours.

—Bien, comme vous voudrez.

Et quelques minutes plus tard, Evariste Leblanc et Isidore s'en allaient sur la route de Charlottetown, au grand trot de leur cheval.

—Au moins, comme cela, pensait Nanette, en les regardant s'éloigner, par la fenêtre, si M. Leblanc ne veut rien dire, je saurai ce qu'il va faire à la ville, bien que ce ne soit pas difficile à deviner, car je suppose qu'il s'agit toujours de la licence.

Il faisait, ce soir-là, un temps magnifique ; le soleil, penché à l'horizon, jetait des flots d'or fauve sur l'émeraude des champs. Tout était encore vert dans la campagne ; les seigles, les avoines, les blés, les orges, les pommes de terre ; tout se confondait à distance ; l'atmosphère était tiède et pleine d'exhalaisons salines ; les oiseaux gazouillaient leurs plus jolies chansons ; tout riait et chantait dans la nature. Cependant, Evariste Leblanc était insensible à tous ces charmes. Il était silencieux et paraissait songer profondément, sans se préoccuper de la présence d'Isidore. Evidemment, c'était cette dépêche qui le préoccupait. Elle était si laconique : " Venez vite en ville ; au plus tôt. Pierre Altier est dans l'embarras.—Signé : Félicien Comeau." Pourquoi cette dépêche était-elle signée Félicien Comeau, du nom de l'aubergiste chez lequel il avait l'habitude de descendre, au lieu de l'être de celui de Pierre Altier, lui-même ? Cela ne présageait rien de bon. Et Evariste Leblanc repassait dans sa mémoire tous les rapports qu'il avait eus avec ce Pierre Altier. Il le connaissait déjà depuis quelques années. C'était au moment où il commençait à chercher quelqu'un d'assez influent pour plaider sa cause auprès de l'évêque. On l'avait présenté à cet Altier, qui était considéré comme un bon négociant de la ville et qui, disait-on, était en très bons termes avec l'évêque. Altier avait très bien

reçu Evariste Leblanc et avait promis de s'intéresser à son cas. Il avait fait véritablement tout ce qu'il avait pu en sa faveur ; mais l'évêque était un de ces hommes rigides qui ne transigent pas avec les principes, et même les prières de ses meilleurs amis ne pouvaient pas le fléchir. Peu à peu une sorte d'intimité s'établit entre M. Altier et Evariste Leblanc. M. Altier demanda à son nouvel ami de lui prêter quelques petites sommes d'argent qu'il lui rendit à l'échéance. Ce n'étaient là que les préliminaires d'opérations plus étendues, car plus tard, il se hasarda à demander une hypothèque assez importante sur la ferme d'Evariste Leblanc, comme garantie d'un emprunt qu'il allait faire pour s'engager dans une grande spéculation qui devait rapporter de gros bénéfices. M. Leblanc n'osa pas refuser. Qu'avait-il à craindre ? M. Altier était d'une honorabilité parfaite ; sa position financière devait être solidement établie. C'était là un de ces services qu'on devait rendre à un ami. Une seconde fois M. Leblanc avait signé des billets hypothécaires pour une somme considérable. Il eut bien un moment l'idée de ne pas signer. C'était le conseil de la prudence. Mais une fois engagé si avant, comment refuser ? A son dernier voyage à Charlottetown, il avait entendu circuler des bruits fâcheux au sujet du négociant ; on disait que sa situation n'était pas aussi solide qu'elle paraissait l'être. Il s'en était ouvert franchement à M. Altier qui lui avait répondu d'une manière générale et évasive, lui disant de ne pas s'inquiéter des bruits malicieux qu'on faisait courir pour lui nuire dans ses affaires. Evariste Leblanc était retourné chez lui, à moitié rassuré. Mais maintenant, cette dépêche venait réveiller toutes ses craintes. Il n'avait point l'habitude d'en recevoir pour ses affaires ordinaires. Ce ne pouvait être que pour lui annoncer une mauvaise nouvelle, et cette mauvaise nouvelle ne pouvait avoir rapport qu'à ses affaires avec le négociant. Parfois il cherchait à avoir des vues plus optimistes. Si cette dépêche lui annonçait la victoire obtenue sur l'évêque ? Mais non ; on le lui aurait annoncé en propres termes, M. Altier aurait été trop fier de lui annoncer lui-même la grande nouvelle,

et on ne lui aurait pas demandé de venir de suite à Charlottetown. Ce ne pouvait pas être cela. Puisqu'on ne lui disait pas ce que c'était, ce ne pouvait être qu'une mauvaise nouvelle qu'on avait à lui apprendre. D'ailleurs ce mot *embarras* n'indiquait rien de bon. La route, ce soir là, lui sembla longue, et cependant le cheval filait avec une grande rapidité.

A peine arrivé à l'auberge, M. Leblanc sauta à bas de son *buggy*, abandonnant les rênes à Isidore, et courut s'enfermer avec Félicien Comeau.

—Qu'y a-t-il donc, fit-il à celui-ci, après s'être bien assuré que la porte était fermée et que personne ne pouvait les entendre ?

—Il y a, commença celui-ci, que....

Puis s'interrompant.

—Tenez, asseyez-vous, nous causerons plus à l'aise. Ce que j'ai à vous dire n'est certes pas agréable, mais vous êtes un homme, n'est-ce pas ?

—Oui, ne craignez rien ; dites-moi de suite ce qui en est.

—Alors, je vous obéis : eh bien, M. Altier est ruiné.

—Ah ! fit simplement M. Leblanc, je m'y attendais.

—Et vous lui avez prêté de l'argent, n'est-ce pas ?

—Oui, beaucoup.

—Où est M. Altier ?

—Il est parti hier pour Boston, avec sa famille.

—Laisse-t-il quelque chose à ses créanciers ?

—Très peu de chose, un stock insignifiant. On dit qu'il a des dettes très fortes ; il s'était lancé en ces derniers temps dans des spéculations très risquées où il a perdu, paraît-il, des sommes considérables.

—Alors, je suis ruiné, fit Evariste Leblanc, avec un air de calme résignation. Pourvu au moins que je puisse faire honneur à mes engagements et à ma signature !

—Comment ! fit l'aubergiste surpris, vous êtes engagé à ce point-là ?

—Oui, heureux encore dans mon infortune si je puis m'acquitter au prix de tout ce que je possède.

Evariste Leblanc ne voulut pas attendre au lendemain, il lui tardait d'être de retour chez lui. Il partit dès le soir même et arriva chez lui vers une heure du matin. Nanette qui ne l'attendait plus était allée se coucher. Elle fut bientôt debout et vint ouvrir la porte.

—Ma foi, dit-elle, à M. Leblanc, je ne vous attendais pas à cette heure et je suis allée me coucher.

—Vous avez bien fait, Nanette.

Et comme il se dirigeait du côté de sa chambre :

—Attendez, M. Leblanc, vous devez être fatigué. Ne voulez-vous pas prendre une tasse de thé avant de vous coucher ? Je vais en faire bouillir ; cela ne demandera pas longtemps.

—Non, merci bien, Nanette, je suis un peu fatigué ; je n'ai besoin que de repos. Aussi, je vais dormir. Vous pouvez faire du thé pour ce garçon. Bonne nuit !

—Bonne nuit !

Isidore faisait mine de se retirer aussi, lorsque Nanette le retint par le bras :

Et tandis qu'elle jetait dans le poêle des poignées de bois menu et qu'elle les allumait :

—Eh bien, qu'avez-vous fait de bon à Charlottetown ?

Et comme Isidore ne répondait pas assez vite :

—Si je te fais cette question, ce n'est pas par simple curiosité, mais à cause de l'intérêt que je porte à M. Leblanc ; il me paraît bien triste.

—Oh ! je vous comprends facilement. La vérité est que je ne sais absolument rien.

—Comment donc ?

—Une fois arrivé à Charlottetown M. Leblanc s'est enfermé avec l'aubergiste et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'ils ont pu dire et faire ensemble.

—N'est-il pas allé ailleurs ?

—Oui, il est sorti et est resté en dehors de l'auberge pendant environ deux heures, mais je ne sais pas où.

—Ne t'a-t-il rien dit qui puisse te faire deviner quelque chose

pendant le trajet ?

—Absolument rien. Il m'a parlé très peu ; il avait l'air soucieux, préoccupé ; et il ne m'a dit que des choses insignifiantes. Naturellement, ce n'était pas à moi de l'interroger.

—Oh non !

Nanette s'en alla se coucher fort intriguée, et ce ne fut que bien longtemps après qu'elle put fermer l'œil.

V

Dès le lendemain matin, alors que les engagés étaient partis aux champs, que Nanette et M. Leblanc étaient seuls à la maison, celui-ci entama la conversation sur son voyage de la veille.

—Comme vous le voyez, ma bonne Nanette, je ne parais pas gai. C'est qu'il vient de m'arriver un bien triste malheur.

—Un malheur ! s'écria Nanette, qui sursauta légèrement.

—Oui, un malheur ; je suis ruiné ; complètement ruiné.

—Ruiné ! Dieu du ciel ! est-ce possible ? Vous voulez plaisanter.

—Non, Nanette, on ne plaisante pas avec ces choses-là. C'est l'exacte vérité.

Et il lui fit le récit de toutes ses transactions avec M. Altier, et leur résultat final.

Nanette semblait anéantie. Elle n'avait jamais rêvé un malheur de cette nature ; dans toutes ses suppositions, c'était la dernière chose à laquelle elle eût pu penser. La fortune de M. Leblanc lui paraissait solide, il ne lui venait pas à l'idée que quelqu'un pût lui ravir ces vastes champs étendus au soleil. Elle était là, bouche béante, ne sachant que dire. Elle prit son mouchoir et s'essuya les yeux.

Il est inutile de vous lamenter, ma chère Nanette ; ce qui est fait est fait ; le malheur est irrémédiable.

—Vous paraissez vous résigner assez facilement ; cela fait honneur à votre philosophie, mais enfin que prétendez-vous faire ? avez-vous décidé ce que vous allez faire ? Y avez-vous réfléchi ?

—C'est tout décidé d'avance.

—Comment, déjà ?

—Oui, il n'y a pas besoin de réflexion. Ma ligne de conduite est toute tracée d'avance. D'ici à peu de temps, tous mes biens seront vendus. Je serai trop heureux s'ils rapportent assez d'argent pour me libérer de toutes mes obligations.

—Et vous, que ferez-vous ?

—Je me remettrai à travailler plus que jamais.

—Pour les autres ?

—Il le faudra bien.

—Cela vous sera bien dur, car vous en avez perdu l'habitude.

—Vous ne voulez pas dire que j'aie perdu l'habitude de travailler.

—Non, mais celle de travailler pour les autres. Travailler pour soi et travailler pour les autres, c'est bien différent.

—Oui, je comprends cela. Mais quand il le faut, il n'y a pas à choisir. Malgré mes cinquante ans sonnés, je suis encore assez fort, Dieu merci, et capable de gagner ma vie.

—Oh ! je n'en doute pas ; un homme seul est toujours capable de gagner sa vie ; mais que pensera Céleste de tout cela ? Est-elle avertie, au moins, de votre malheur ?

C'était là aussi la grande question pour Evariste Leblanc, celle qui le tourmentait le plus dans son infortune.

Ce fut d'une voix tremblante d'émotion qu'il répondit :

—Elle ne sait pas encore ce que je viens de vous dire, et je n'ai pas besoin de le lui apprendre maintenant ; elle le saura toujours assez tôt. Elle agira suivant sa conscience ou suivant son inclination. Sa résolution ne peut pas, ne doit pas influencer la mienne.

—Je ne pense pas qu'elle vous suive dans votre malheur.

—C'est une mauvaise parole, Nanette. Qu'est-ce qui vous la fait dire ?

Rien, croyez-le bien, que l'intérêt que je vous porte. Il y a des circonstances où l'on doit dire la vérité, si dure qu'elle soit, à ceux dont on prend les intérêts. Céleste est une jeune fille,

bien jeune comparativement à vous. Vous vous êtes figuré qu'elle vous aimait ; mais moi je suis persuadée qu'elle n'aime que votre argent, que vos biens ; et quand elle saura qu'il n'en reste plus, elle vous tournera le dos avec quelques paroles de consolation banale. Tenez, dans l'infortune qui vous frappe, vous feriez mieux de l'oublier tout à fait et de choisir une femme de votre âge, capable de compatir à vos douleurs et de partager réellement la vie de travail qui semble vous être réservée maintenant.

—Nanette, je vous le répète, vous avez mauvaise opinion de Céleste.

—Bonne ou mauvaise, c'est la seule que je puisse avoir, car c'est la seule probable ; j'ajouterais même : c'est la seule qui soit sûre.

—J'espère que non.

—L'avenir dira qui de nous deux aura eu raison.

—Bien, laissons cette question de côté.

—Oui, c'est je crois ce qu'il y a de mieux à faire. Occupons-nous de vous seul. Vous ne pouvez pas abandonner tout ainsi à vos créanciers, vous dépouiller entièrement. Vos scrupules ne doivent pas aller si loin que cela, lorsque dans toute cette affaire vous n'avez voulu qu'obliger un ami. Vous êtes déjà assez victime de votre dévouement ? N'y a-t-il pas moyen de sauver quelque chose du naufrage ? Si je ne me trompe, dans toutes les faillites, la loi prélève d'abord l'argent nécessaire pour payer les sommes dues aux employés et aux ouvriers. Il est facile de s'arranger avec vos employés et de leur faire présenter des comptes dont ils vous remettront ensuite le montant ; ils seront trop heureux de vous rendre ce petit service après toutes les bontés que vous avez eues pour eux. Aucun, j'en suis sûre, ne s'y refusera.

—Non, non, interrompit M. Leblanc, ce ne serait pas honnête.

—Laissez-moi finir, je vous prie. Moi-même, je puis réclamer plusieurs années de gages, et je vous les remettrai avec plaisir.

—Tout ce que je puis faire pour vous, Nanette, c'est de porter

à votre compte l'augmentation de gages que j'avais résolu déjà de vous donner. Puisque c'était mon intention, il n'y a là que justice, et personne ne pourra y trouver à redire.

—Moi, je ne veux rien. Il faut songer à vous, et faire ce que je vous conseille.

—Non, je vous répète que ce ne serait pas honnête.

—Alors, puisque vous refusez, je vais vous faire une autre proposition. J'ai placé à la banque, depuis des années, le plus gros de mes gages et un petit héritage qui m'est venu de ma famille. Cela forme aujourd'hui quatre ou cinq cents dollars. Je les mets complètement à votre disposition. Cela pourra vous aider à vous créer de nouveau une position indépendante. Vous me les rendrez à votre convenance.

M. Evariste Leblanc écoutait, les yeux humides d'émotion. Il prit la main de Nanette :

—Ma bonne Nanette, dit-il, s'il y a quelque chose capable de me consoler dans mon infortune, c'est certainement l'offre que vous venez de me faire. Mais je ne puis l'accepter ; je ne veux pas abuser de votre bon cœur. Je vous remercie infiniment ; votre argent est à vous, prenez en bien soin ; vous voyez bien qu'il serait mal placé entre mes mains, puisque je ne sais même pas veiller au mien.

—Acceptez, je vous en prie. Si vous saviez combien vous me feriez plaisir.

—Non ; je ne puis.

—Alors, vous n'avez aucune considération pour moi.

—Nanette, c'est justement parce que j'ai pour vous une très grande considération que je dois refuser votre argent.

Malgré toutes ses prières, Nanette ne put faire revenir M. Leblanc sur sa résolution. Si elle avait osé, elle lui aurait parlé d'une manière plus explicite, elle lui aurait dévoilé ses sentiments à son égard ; mais après ce qu'il venait de lui dire au sujet de Céleste, elle n'en avait pas le courage. Elle laissa au temps le soin de lui procurer des circonstances plus favorables : ce qui, dans la tournure actuelle des événements, ne pouvait pas

tarder beaucoup. Elle était presque sûre que ce qu'elle avait dit de Céleste était vrai. Cette jeune fille ne pouvait aimer un homme plus âgé qu'elle que pour son argent ; c'était évident pour tout le monde excepté pour M. Leblanc. Une fois désabusé de ce côté-là, il ne pouvait manquer de comprendre qu'il avait à côté de lui une femme sérieuse, dévouée, prête à s'attacher à lui dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Et Nanette trouvait une consolation au malheur qui frappait M. Leblanc dans la pensée que ce malheur le rapprochait d'elle.

D'ailleurs, pensait-elle, la question sera vite résolue, car Céleste doit venir ici demain pour aider au lavage, et si elle ne sait pas déjà la nouvelle, ce sera le moment de la lui apprendre.

En attendant il serait bon de dire un mot à Dominique. Et elle s'en alla au magasin.

VI

Dès le lendemain matin, en effet, de bonne heure, Céleste s'acheminait vers la demeure d'Evariste Leblanc, qu'elle apercevait là-bas au haut de la colline. Elle était gaie, ce matin, gaie de sa belle jeunesse et du temps splendide qu'il faisait. Tout riait autour d'elle et dans son cœur, et l'espoir, comme l'oiseau du printemps, chantait en elle une de ses plus douces chansons. De joyeuses pensées folâtraient autour de son esprit comme les abeilles autour d'une ruche trop pleine, en été. Elle pensait : " Certes, l'évêque finira par céder un jour ou l'autre ; déjà à la dernière entrevue que nous avons eue avec lui, il paraissait moins intraitable. Alors je serai plus heureuse qu'une reine ; j'aurai un bon mari, une belle maison, de vastes champs ; tout le monde enviera mon sort. Ce fut en se berçant de ces pensées qu'elle arriva chez Evariste Leblanc et qu'elle se mit immédiatement à l'ouvrage. Isidore avait charroyé de la rivière trois grands tonneaux d'eau bien claire. Des tas de linge encore fumants de la lessive attendaient à l'ombre des grands ormes dans de vastes BAILLES s'évasant et étalant leur rotondité. La jeune fille en prit une, la remplit d'eau qu'elle allait puiser dans l'un des tonneaux à l'aide d'un seau, puis elle se mit à faire mousser le savon sur ses bras nus. L'atmosphère était pure et sereine ; l'ombre des ormes dormait presque immobile sur le gazon, comme un réseau aux mailles multiples percé par la lumière ; le soleil brillait au

ciel, comme un globe d'or sous une voûte d'azur entourée d'une frange aux teintes plus pâles. Là-bas, au sommet d'une colline lointaine, de grands arbres morts semblaient vouloir dresser leur longs bras dénudés comme pour saisir les nuages blancs et floconneux frôlant leurs cimes. Des hirondelles fendaient l'air de leurs ailes rapides, avec de petits cris joyeux ; sur le toit des granges, les pigeons roucoulaient à l'envi. On respirait partout, comme étendu dans l'atmosphère, un parfum de la terre qui, mêlé aux émanations du ciel, grisait et faisait circuler le sang plus rapidement dans les veines.

Céleste se sentait pleine d'ardeur. Ses mains allaient et venaient avec une grande rapidité sur la planche à laver qu'elle appelait en riant son piano. Le son de ce piano était un peu sourd et monotone, cependant agréable à entendre, entrecoupé de courts silences. Il servait d'accompagnement au chant aigu des hirondelles et des autres oiseaux.

Nanette s'était mise à côté de la jeune fille ; elle n'avait ni la même activité, ni le même entrain ; ses mains, fatiguées sans doute, s'allongeaient avec lenteur ; elle parlait très peu, elle avait l'air triste.

— Qu'avez-vous donc. Nanette, ce matin ? On dirait que vous vous êtes levée du mauvais côté ; vous n'avez pas votre bonne humeur ordinaire.

— Ma foi, je ne sais pas au juste. C'est peut-être parce que je n'ai pas très bien dormi.

Au fond, Nanette n'était pas aussi triste qu'elle voulait bien le paraître. Peut-être même avait-elle au cœur une secrète joie qu'elle tenait à cacher, sous le voile d'une tristesse de commande. En tout cas, elle paraissait avoir très peu le cœur à la besogne. De temps en temps ses yeux se promenaient à l'horizon et interrogeaient la longue bande de chemin qui s'allongeait sur le flanc des coteaux à quelque distance de la rivière. A la fin, elle ne put retenir une joyeuse exclamation.

— Ah ! voici Dominique qui vient de ce côté : j'aperçois sa voiture là-bas, sur le haut de la côte. Vois-tu, Céleste ?

La jeune fille se redressa et leva les yeux dans la direction que lui indiquait le doigt de Nanette.

— Oui, je vois, fit-elle, simplement.

— Il est bien heureux qu'il vienne ce matin, car je crains que nous n'ayons pas assez de savon. J'ai oublié d'en acheter hier.

Elle aurait pu ajouter qu'elle avait bien recommandé hier à Dominique d'en apporter, mais elle s'en garda bien.

Cependant, elle ne s'en tint pas là.

— Dominique s'est mis en route de bonne heure, ce matin. C'est un garçon travailleur, rangé, sage, une vraie perle de mari pour une jeune femme.

— Oui, fit Céleste d'une manière un peu évasive.

Puis, elle se remit à frotter son linge de plus belle, comme si cette conversation ne lui plaisait pas. Nanette n'essaya pas d'insister.

Cependant Dominique approchait de plus en plus avec sa voiture. Bientôt, il fut auprès des deux femmes qu'il salua d'un bonjour amical : elles le lui rendirent.

Nanette, essuyant ses mains savonneuses au revers de son tablier, s'avança vers la voiture qui s'était arrêtée près de la maison, et se mit à choisir quelques marchandises.

Elle rentra dans la cuisine, Dominique, comme s'il attendait son retour, restait debout, près de la voiture. Il se tourna vers Céleste. Elle était courbée sur son ouvrage qui paraissait en ce moment absorber toute son attention. C'était un plaisir que de la voir ainsi dans l'animation de la besogne. Le front penché, elle se dressait parfois sur la pointe des pieds, décrivant de son corps souple une courbe harmonieuse, sous sa simple robe de calicot rose. Sur sa tête un simple chapeau de paille aux larges bords, jauni par le soleil et un peu déchiqueté par l'usage ; et ce couvre-chef rejeté en arrière, éveillait l'idée de ces auréoles d'or qui ceignent le front des vierges sur les vitraux peints de nos vieilles cathédrales. En dessous, le profil délicat du visage se dessinait avec toute sa pureté, dans l'encadrement noir des cheveux, dont quelques boucles rebelles, retombaient sur le cou, en légères spirales.

Dominique demeura un instant en contemplation devant ce charmant tableau. Puis, voyant que la jeune fille ne faisait pas plus attention à lui que s'il n'avait pas été là, il s'avança vers elle et lui adressa la parole.

Au son de sa voix, Céleste se releva, mais sans abandonner le morceau de linge qu'elle était en train de savonner. Les manches

relevées qu'au-dessus des coudes laissaient voir des bras divinement moulés et polis comme un marbre blanc ou rose veiné de bleu, et trempant dans l'écume floconneuse du savon, où les mains par moment disparaissaient tout-à-fait comme sous un bouillonnement de dentelles.

— Céleste, dit Dominique, sais-tu la grande nouvelle ?

— Ma foi, non ; je ne sais rien de bien nouveau, rien d'extraordinaire dans tous les cas, fit la jeune fille, en frottant son linge de plus belle. Je t'avertis ; ce n'est pas une nouvelle gaie ; elle est même assez triste.

— Est-ce quelque chose qui me touche de près ?

— Oui, de très près.

— Vraiment, tu m'épouvantes. Dis-moi vite ce que c'est.

— Tu le veux ; après tout, tu as raison ; mieux vaut tout de suite Rassemble donc tout ton ourage.

— Sois tranquille, je suis forte.

— Eh bien, M. Leblanc s'est lancé dans des affaires hasardeuses qui viennent de le ruiner complètement ; il n'a plus un sou ; sa maison, sa ferme, ses terres, ses animaux, tout va être saisi et vendu prochainement.

Dès les premiers mots, Céleste s'était relevée et avait lâché le morceau de linge qu'elle tenait à la main. Une pâleur livide envahit subitement son visage, tout-à-l'heure si animé et maintenant froid comme un marbre, dont il avait l'aspect et la rigidité. Sa bouche était légèrement entr'ouverte comme si elle eût eu de la peine à respirer et les ailes de ses narines tremblaient nerveusement.

Elle leva sur Dominique ses yeux inquiets et le regarda bien en face.

— Tu veux m'effrayer. Dominique, c'est mal ce que tu fais là.

— Non, je t'assure que c'est bien la vérité.

— Alors, pourquoi viens-tu m'annoncer cela brutalement ?

— Il faut bien que tu le saches.

— C'est possible, mais j'eusse préféré l'apprendre d'une autre bouche que la tienne. Tu sembles mettre tant de plaisir à raconter cela.

— Non, Céleste, tu fais erreur. Dieu me garde de me réjouir du

malheur d'autrui. Cependant, songe qu'il y a au-dessus de nous une Providence qui règle les événements dans sa suprême sagesse.

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci : C'est que le ciel lui-même semble condamner tes projets d'union avec M. Leblanc.

Céleste, après le coup de surprise, avait repris toute son assurance. Une légère rougeur lui monta même aux joues, comme une flamme de colère.

— En quoi vois-tu que le Ciel désavoue mes désirs et ceux de M. Leblanc ? Dieu a-t-il mis la richesse et le bien-être comme condition au mariage ? Tu sais bien que non. S'aime t-on mieux parce que l'on a beaucoup d'argent ? je crois que c'est le contraire : Les affections les plus solides ne sont-elles pas celles qui sont désintéressées ?

— Très bien, mais songe qu'il faut aussi envisager le mariage, sous son aspect pratique. M Leblanc est beaucoup plus âgé que toi. Tant qu'il avait de l'argent c'était très bien ; mais maintenant les choses sont changées du blanc au noir. Il est vieux. Dans quelques années, il sera incapable de travailler. Alors vois dans quelle position tu te trouveras. Que feras-tu ?

Céleste releva la tête ; sa figure était rouge d'indignation.

— Ce que je ferai ? c'est bien simple, je ferai mon devoir ; je travaillerai pour nous deux. Dieu merci, j'ai encore de la force et de la santé.

— Le devoir cela sonne bien comme mot, mais il est bien souvent difficile à remplir, tu t'en apercevrais bien vite. D'ailleurs qui te force à assumer de tels devoirs et de telles responsabilités ? Ton devoir même n'est-il pas de te soumettre aux lois qui interdisent le mariage entre cousins, au lieu de chercher à les faire fléchir en ta faveur.

— Ce que tu me conseilles-là serait dans les circonstances présentes un mauvais subterfuge, indigne de mon caractère. M'en croire capable est une insulte. Tu viens me dire brutalement que je ne pense à épouser M. Leblanc que pour son argent, et me conseiller froidement de l'abandonner dans le malheur. Vraiment, c'est abominable, et si c'était un autre, je lui jetterais son insulte à la face ; tu vois bien que j'ai encore quelque considération pour toi. Mais détrompe-toi. Te figures-tu donc qu'on puisse penser à un homme

pendant des années, l'attendre pendant des années, et le rejeter ensuite brutalement pour une misérable question d'argent ? Que fais-tu donc du cœur, de l'âme, de tout ce qui est noble et immatériel en nous, si tu en soumets les mouvements à de vils intérêts ?

— Alors tu aimes cet homme ?

— En as-tu jamais douté ?

— J'ai toujours espéré que non.

— Et tu oses me dire cela ! tu oses me lancer froidement cette injure ! je te pardonne, parce que tu es un camarade que j'estime au fond, bien qu'il me fasse réellement de la peine en ce moment.

Dominique s'était rapproché de Céleste et cherchait à lui prendre les mains ; mais celle-ci se reculait.

— Pardonne-moi, ma petite Céleste, je n'ai pas voulu te faire de la peine tu le sais bien ; le seul coupable en cette affaire c'est mon amour pour toi, car je t'aime et je ne puis t'oublier.

— Il le faut cependant ; je ne puis te donner une lueur d'espoir.

— Même maintenant ?

— Maintenant, moins que jamais.

Et Dominique se retira, la tête laissée, pour aller retrouver Nanette qui se dirigeait vers la voiture.

— Et bien ? fit celle-ci, dès que le jeune homme l'eût rejointe ?

— La nouvelle lui a causé une profonde émotion ; mais elle est plus entêtée que jamais dans ses idées.

Nanette ne put réprimer un haut-le-corps de surprise.

— Quelle petite tête folle ! murmura-t-elle : mais j'espère bien qu'avec la réflexion, cela lui passera.

Dominique partit d'un air triste, après avoir jeté un dernier coup d'œil à Céleste qui venait de reprendre son travail.

M. Leblanc, ce jour-là, ne parut à la maison qu'à l'heure des repas. Il avait l'air plus préoccupé que d'ordinaire, malgré les efforts apparents qu'il faisait pour être aimable. Céleste en conclut que ce que Dominique et Nanette lui avaient dit à son sujet devait être vrai.

Selon son habitude, un peu avant le coucher du soleil, Evariste Leblanc attela son cheval au BUGGY pour reconduire chez elle la jeune fille. Tandis qu'il faisait ses préparatifs, Céleste achevait d'étendre son dernier paquet de linge. Les deux bras élevés au-dessus de sa tête renversée en arrière, se dressant de son mieux sur le fin

bout des pieds, elle accrochait à la corde tendue des morceaux de linge dont elle entortillait les extrémités et qu'elle fixait à l'aide d'épingles de bois qu'elle puisait dans son tablier enroulé comme une poche autour de sa ceinture. Cette posture faisait ressortir encore davantage la souplesse de ce corps aux formes harmonieuses ; ses bras flexibles et polis d'un modelé parfait, ainsi levés en l'air, semblaient deux ailes ouvertes, et pendant qu'elle s'élevait sur la pointe des pieds, on eût dit à la voir une sylphide, un oiseau léger, un ange prenant son essor. Le soleil couchant baigné dans un océan d'or semait de paillettes étincelantes la brune chevelure de Céleste, et faisait resplendir comme une couronne de diamants la sueur qui perlait sur son front. Elle se hâtait de finir sa tâche, voyant qu'elle était attendue. Mais M. Leblanc ne trouvait pas qu'elle y mit trop de temps. Loin de là ; il ne se lassait point d'admirer la jeune fille. En la voyant si jeune, si belle, si forte devant lui, il sentait bouillonner en son cœur des ardeurs de vingt ans. Il ne pouvait pas exiger l'impossible. Certes, il ne doutait pas du bon cœur et de la sincérité de Céleste ; mais il ne pouvait ignorer que sa fortune ne pesât d'un certain poids dans cet amour qu'elle lui témoignait. Cela lui semblait même naturel ; c'était une juste compensation à la différence d'âge qui existait entre eux deux. A présent qu'il était retombé dans la pauvreté, Céleste ne pouvait que le plaindre et se chercher un autre mari plus jeune que lui. Cela lui semblait si rationnel, si inévitable, qu'il ne songeait même pas à récriminer contre Céleste. Il n'accusait que le sort, la malechance son aveuglement fatal, qui lui avait fait risquer ainsi tout son avoir. Certes, la perte de son argent était beaucoup ; mais ce ne lui paraissait rien de comparable à la perte de Céleste ; il se fût consolé facilement de la première, n'eût été la seconde.

Céleste venait d'attacher son dernier morceau à la corde qui pliait sous le poids d'une longue rangée de linges blancs et humides légèrement balancés par la brise du soir. Elle courut à la maison, et en ressortit un instant après. M. Leblanc lui donna la main pour l'aider à monter en voiture et s'assit lui-même à côté d'elle.

Un long silence s'établit entre eux, un de ces silences qui pèsent entre deux personnes qui ont quelque chose à se dire, mais qui ne savent comment s'y prendre. Le soleil venait de se coucher devant eux dans toute sa splendeur. Leurs regards, jetés à l'horizon, sem-

blaient contempler les lueurs rouges qui s'en échappaient comme d'un incendie lointain. C'était, en effet, un beau spectacle, mais l'habitude y rend indifférents les habitants de la campagne. Ils regardaient sans voir, car leurs pensées étaient ailleurs, dans un monde invisible. Ce fut M. Leblanc qui, le premier, prit la parole.

— Nous n'avons guère l'air gai, ce soir, Céleste.

— C'est vrai, fit la jeune fille, mais ce n'est sans doute pas sans cause.

M. Leblanc lança à la jeune fille un regard interrogateur. Savait-elle déjà la nouvelle ? Si elle la savait pourquoi était-elle si triste ? C'est qu'alors elle regrettait tous les beaux projets évaporés. Elle n'avait vu dans son mariage avec lui que l'avantage d'une situation aisée, une grande ferme, de l'argent. Pourrait-il espérer qu'elle l'aimât pour lui-même ? Non.

Et tandis que tous ces doutes poignants torturaient son esprit, il lui tardait d'en avoir le cœur net.

— Céleste, tu me vois triste, ce soir, parce que j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer.

La jeune fille ne broncha pas, comme si elle se fût attendue à ces paroles, et elle répondit simplement :

— Je vous écoute.

Tant de calme déconcertait M. Leblanc.

Il n'y a pas de doute pensait-il, Nanette lui aura tout conté, et sa résolution est prise d'avance.

Et comme un homme convaincu qu'il n'apprend rien de nouveau, il se mit à faire sa longue confession ;

Céleste l'écoutait sans l'interrompre, les yeux baissés, tandis que lui-même n'osait pas la regarder en face, de peur de lire dans ses yeux un malheur qu'il ne pressentait que trop. Il lui raconta tous les détails de sa triste affaire avec le marchand de la ville, Altier. Voyant que Céleste l'écoutait toujours sans ajouter un seul mot de réflexion, il crut qu'il y aurait plus de noblesse de sa part à indiquer lui-même la solution de la question que d'en laisser la pénible tâche à la jeune fille. Il prit donc son courage à deux mains et poursuivit d'une voix que l'émotion faisait un peu trembler :

— Céleste, je t'ai raconté toute ma triste histoire. Comme tu le vois, je suis complètement ruiné. Il ne me restera plus ni un sou, ni un pouce de terre ; encore heureux si je puis remplir mes obligations.

Burdock
BLOOD
BITTERS **CURES**
CONSTIPATION.

Constipation or Costiveness is an annoying and dangerous complaint caused by irregularity of the bowels, which produces disastrous results to health, causing biliousness, bad blood, dyspepsia, etc. B.B.B. acts perfectly to cure constipation and remove its effects. If you have never tried it, do so now.

IT NEVER FAILS.

"Was very bad with Costiveness, and one bottle of Burdock Blood Bitters cured me. Would not be without it."
 Mrs. Wm. Finley, Jr., Bobcaygeon.

VESSOT-KING INSTITUTE

15 Bold St.

HAMILTON, ONT.

Private School for young Ladies.
 Private instruction a specialty.

GUSTAVE DUHAMEL

Importateur de Fromages

1834

RUE STE CATHERINE

MONTREAL.

Telephone 6286

1. Un jeune homme nouvellement arrivé de France désire donner des leçons de français.— S'adresser à C. S., bureau du journal.

2. Un professeur de français formera pendant les vacances un cours de français qui aura lieu chaque jour, pendant quelques heures de l'après-midi, pour les jeunes élèves qui restent à Montréal. Prix modéré.— Ecrire à C. S., bureau du journal.

3. Un professeur de français au courant des méthodes naturelles va commencer prochainement un cours de français pratique, spécialement destiné aux hommes d'affaires dont le temps disponible est très limité en hiver. Ceux-ci feront donc bien de profiter de l'occasion.— Ecrire à V. L., bureau du journal.

4. Un Français de bonne éducation, parlant anglais, désire accompagner des touristes en Europe.— S'adresser à D. S., bureau du journal.

5. Un professeur français désire consacrer quelques heures à l'instruction de jeunes élèves pendant les vacances.— S'adresser à F. C., bureau du journal.

6. — Un jeune Français, nouvellement arrivé au Canada et ne parlant pas l'anglais désire donner des leçons de conversation.— Ecrire à R. T., bureau du journal.

7. Préparation aux examens pour collèges et cours spéciaux.— Ecrire à A. L., bureau du journal.

8. Un professeur de français, ne parlant pas anglais, se chargerait de l'instruction de quelques enfants pendant les vacances.— Au besoin, il irait à la campagne.— Ecrire à P. C., bureau du journal.

9. Une bonne occasion se présente pour les professeurs et les étudiants, messieurs et dames, qui désirent tirer profit de leurs jours de vacances.— Ecrire à D. A., bureau du journal.

10. — Leçons de français données à résidence à des prix très modérés.— Ecrire à C. V., bureau du journal.

COURS D'ÉTÉ.

Voici le moment où de tous les côtés s'organisent des cours d'été. Généralement, les personnes qui se rendent à ces cours doivent se déplacer pour la plupart à des distances considérables, ce qui ne satisfait point tout le monde. Pour obvier à cet inconvénient en ce qui concerne l'enseignement des langues étrangères, on peut s'adresser au MAÎTRE DE FRANÇAIS, No. 2269, rue Ste.-Catherine, Montréal, qui se charge d'envoyer un professeur enseignant sa propre langue dans toute ville où l'on pourra réunir un certain nombre d'élèves.

T H E

SCHOOL OF LANGUAGES.

138 WELLINGTON ST.

O T T A W A

COLLEGE LAFAYETTE

SCHOOL OF LANGUAGES

112 BERLIN ST.

BOSTON, MASS.

FRENCH, GERMAN, SPANISH.—Conversation and Grammer
taught by the NATURAL SYSTEM.

———:(O):———

Summer Courses at reduced rates.

Preparation for High Schools and Colleges a specialty.

———:(O):———

THE ROCHESTER SCHOOL OF LANGUAGES

34 EAST AVENUE

Proprietors

A. MINET

S. FRIEDERWALD

Sur l'Océan

Vous parler de mes impressions de voyage?.. que vous dirais-je sur l'Océan qui n'ait été cent fois dépeint bien mieux que je ne pourrai le faire? Angoisses du départ quand s'efface à nos yeux le cher sol de France; admirations toujours renouvelées pour cette mer superbe et ce ciel infini; couchers de soleil, nuits étoilées, tout cela vous l'avez ressenti et vu vous-même; mais puisque vous désirez un souvenir personnel de ma traversée, en voici un sûrement inédit que m'ont procuré une mère et son fils installés à mes côtés sur le pont. Quand on voyage il faut bien, n'est-ce pas? chercher à s'instruire? Le poète admire la mer pour sa beauté incomparable et changeante qui élève l'âme; mais chacun juge à son point de vue, et ma grosse voisine ne pensait guère à la poésie le jour où j'entendis le dialogue suivant:

Max, la mer est elle salée?

— Mais, sans doute, maman la mer est salée.

— Ah! vraiment!... et qui donc la salé?

Ce fut bien entendu d'un air ahuri d'une semblable question que le fils répondit:

— Personne... la mer est salée, tout simplement parce que c'est sa nature de l'être.

La grosse maman furieuse d'une définition si longue et dont elle n'avait rien compris, lui répondit, avec humeur "Imbécile," mais c'est la "morue" qui la sale."

Vous avez peut-être fait bien des fois la traversée d'un continent à l'autre, mais tout savant que vous puissiez être, je parierai bien que vous ne vous étiez jamais douté que le Créateur eût chargé les morues du soin de saler l'Atlantique.

Aussi ne serez-vous pas surpris d'apprendre que la brave femme emmenait son fils à New-York pour le marier avec une institutrice, afin sans doute d'élever le niveau intellectuel de la famille.

A. LAGUERRE.

Rentree des Classes

POUR L'ANNÉE SCOLAIRE 1893-94

Collegiate Institute and College of Commerce.....	66 Drummond	Montréal	1er	Septembre
Mont Ste-Marie.....	Guy St.	"	4	"
Académie Commerciale Catholique de Montréal.....	1999 St Catherine	"	4	"
Belmont School.....	245 Guy St.	"	4	"
Montcalm ".....	184 Craig St.	"	4	"
Sarsfield ".....	97 Grand Trunk	"	4	"
Olier ".....	216 Roy	"	4	"
Collège Sainte-Marie.....	Bleury	"	6	"

LE MAITRE DE FRANCAIS

MONTHLY REVIEW

Published by LOUIS TESSON

Head Office

2269 ST. CATHERINE ST., MONTREAL

Branch Offices

CANADA

TORONTO. — Mr. John P. Mc KENNA, 80 Yonge Street.

OTTAWA. — MM. FLEURY & FICHOT (The School of Languages),
138 Wellington Street.

UNITED STATES

ROCHESTER, N.Y. — MM. A. MINET & S. FRIEDEWALD (The Rochester School of Modern Languages), 34 East Ave.

BOSTON. — M. G. ALBA RAYMOND (College Lafayette), 112 Berkeley Street.

NEW YORK. — M. VANNI, 36 S. Fifth Ave.

TERMS OF SUBSCRIPTION :

One year	- - - - -	\$2.00
Six Months	1.25

Les abonnés du MAITRE DE FRANÇAIS ont le privilège de prendre part à ses Concours Mensuels et de lui envoyer à corriger autant d'exercices et de compositions qu'il leur plait, moyennant quinze CENTS en timbres-poste par correspondance.

Kingston Ladies' College

CONSERVATORY of MUSIC

Students prepared for Departmental and University Examination. The refining influences of home combined with high mental training.

THE MUSICAL DEPARTMENT is in charge of Arthur FISHER, Esq., Mus. Bac., A. C. O., England.

For terms and prospectus apply to Mrs. CORNWALL, Principal, at Kingston, Ladies' College.

There is Money

— IN A —

BUSINESS EDUCATION

Send for the Circular of the

KINGSTON BUSINESS COLLEGE

KINGSTON, (Ontario)

Hamilton College of Music

CORNER MAIN and CHARLES STS.

PIANO, ORGAN, VIOLIN and all orchestral instruments. The voice—Production, development, cultivation and style.

Diplomas granted, teachers' certificates granted, artists' certificates granted, testimonials granted.

Terms for piano \$6 per term of ten week (2 lessons per week) to \$30, according to advancement. The grade system, similar to that in vogue in the Public Schools, is adopted, with daily reports to parents or guardians. Quarterly examinations in theory and practice under the immediate supervision of the director.

Special rates to resident students.

Students boarding in the College have the advantage of being constantly under the supervision of the teacher during their hours of practice as well as while receiving instruction.

For further particulars send for catalogue, or apply at the College.

D. J. O'BRIEN, Director

Hamilton Ladies' College

AND

CONSERVATORY OF MUSIC

ESTABLISHED 1860

All its College work taught by Professors who are honor graduates of Universities and Colleges. Pupils can find here any subject they may desire, either University or Preparatory, with Diploma at the end of each Course. The College has nearly 400 graduates.

The Conservatory of Music teaches Piano, Organ, Violin, Guitar, Harp, any instrument required. It prepares for the degree of Bachelor of Music.

The Art Department furnishes splendid advantages : Crayon, Water Colors, Oils, China, etc. The Art Master gives personal instruction to each Pupil.

The College building contains over 150 rooms, spacious and beautiful Parlors, Halls, Dinning room.

No healthier building in the Dominion. Daily exercises in walking and physical culture.

For Catalogue and Terms Address the Principal

A. BUENS, S.T.D., L.L.D.